

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

ESCAZAL FILMS PRÉSENTE

ISABELLE CARRÉ - ARIANA RIVOIRE

MARIE HEURTIN

UN FILM DE JEAN-PIERRE AMÉRIS

AU CINÉMA LE 12 NOVEMBRE

diaphana
distribution

MARIE HEURTIN

UN FILM DE JEAN-PIERRE AMÉRIS



Marie Heurtin et Sœur Marguerite.

Née sourde et aveugle en 1885, Marie Heurtin est, à 10 ans, incapable de communiquer. Son père, modeste artisan, ne peut se résoudre, comme le lui conseille un médecin qui la juge “débile”, à la faire interner dans un asile. En désespoir de cause, il se rend à l’Institut de Larnay, près de Poitiers, où des religieuses prennent en charge de jeunes filles sourdes.

Malgré le scepticisme de la Mère Supérieure, une jeune religieuse, Sœur Marguerite, se fait fort de s’occuper du “petit animal sauvage” qu’est Marie et de tout faire pour la sortir de sa nuit. Elle y parviendra, malgré les échecs, la tentation du découragement, armée de sa foi joyeuse et de son amour pour la petite Marie.

**Une histoire inspirée de faits réels
qui se sont déroulés en France à la fin du XIX^e siècle.**

JEAN-PIERRE AMÉRIS,

co-scénariste et réalisateur, parle de la genèse de son film



Jean-Pierre Améris.

« *Au cours de mon adolescence, j’ai été très impressionné par l’histoire d’Helen Keller, cette enfant américaine sourde-aveugle sauvée par sa gouvernante, découverte avec le film Miracle en Alabama, d’Arthur Penn.*

Depuis lors, Helen Keller m’a accompagné. J’ai vu tous les films et téléfilms tirés de son histoire et j’ai un jour imaginé de la raconter à mon tour, mais cela n’a pas été possible.

J’ai alors entamé des recherches sur les sourds-aveugles et trouvé un livre de Louis Arnauld, Âmes en prison, écrit au début du XX^e siècle. C’est une succession de portraits de sourds-aveugles, accueillis dans l’institution religieuse de Larnay, près de Poitiers.

Ce qui m’a tout de suite attiré chez Marie Heurtin, c’est le rapport fusionnel qui s’est très tôt instauré entre son éducatrice, Sœur Marguerite, et cette enfant sauvage à laquelle elle doit tout apprendre, à commencer par le langage. J’ai immédiatement pressenti que cette relation entre une religieuse à laquelle sa condition interdisait d’avoir des enfants, et cette petite qui allait devenir en quelque sorte sa propre fille, comme dans l’histoire d’Helen Keller, avait dû être passionnante... »

DOSSIER PÉDAGOGIQUE - TEXTES JEAN-LOUIS DERENNE

« *Aujourd’hui, j’ai rencontré une âme...*

Une âme toute petite, toute fragile, une âme emprisonnée, mais une âme que j’ai vue luire de mille feux à travers les barreaux de sa prison [...] Comment communiquer avec cette petite enfermée dans la nuit et le silence ? La petite Marie semble vivre dans un pays étranger... »

Sœur Marguerite - **Marie Heurtin**, dialogue du film

MARIE HEURTIN, « L’ENFANT SAUVAGE »

Promise à l’Hospice d’aliénés, Marie Heurtin, sourde-aveugle née en 1885, doit à l’obstination de son père d’être accueillie chez les Filles de la Sagesse à Larnay, où son éducatrice, Sœur Marguerite, va littéralement l’ouvrir à la vie.

Marie Heurtin naît le 13 avril 1885 à Vertou (Loire-Inférieure) où son père est tonnelier. Sourde et aveugle de naissance, Marie est, jusqu’à 10 ans, pratiquement livrée à elle-même. En dépit des médecins qui lui conseillent l’asile d’aliénés de Nantes, son père fait plusieurs tentatives pour la placer. Mais cette “enfant sauvage” souffre de handicaps trop lourds... C’est finalement à Larnay, près de Poitiers, que Marie sera accueillie, chez les Filles de la Sagesse, des religieuses qui s’occupent habituellement de jeunes sourdes.

Ainsi commence une aventure humaine exceptionnelle, celle d’une enfant coupée du monde et totalement désocialisée qui, peu à peu, grâce à l’enseignement d’une éducatrice hors pair, Sœur marguerite, va sortir des ténèbres où la naissance l’avait enfermée.

« *Ce n’était pas une fillette de dix ans*

qui était entrée à Notre-Dame de-Larnay, mais un monstre furieux. »

LOUIS ARNOULD - *Âmes en prison*

Pendant quinze ans, à force d’imagination et de ténacité, Sœur Marguerite ouvrira une à une à Marie les portes de la connaissance, de la communication... Il n’a fallu que quatre ans pour que Marie appréhende non seulement le monde concret qui l’entoure mais accède à l’abstraction et au plus “abstrait” des concepts, Dieu, “passage obligé” de l’éducation dans cette institution religieuse : en mai 1899, elle fait sa première communion et restera toute sa vie très pieuse.

Marie a 25 ans lorsque meurt son éducatrice, en 1910. Quoique très affectée par cette disparition, elle continue de parfaire son éducation. De caractère sociable, elle aime jouer aux dominos, aux dames, au loto. Elle travaille, fait du tricot (notamment pour les soldats durant la Première Guerre mondiale), du crochet, du rempaillage de chaises. Elle reçoit de nombreuses personnalités auprès desquelles elle témoigne du travail accompli à Larnay.

Depuis 1907, elle s’occupe d’une nouvelle venue, la jeune Anne-Marie Poyet à laquelle elle apprend notamment le Braille. Et en 1910, elle accueillera à Larnay sa petite sœur Marthe, elle-aussi sourde et aveugle.

Victime en 1921 d’une congestion pulmonaire, alors qu’elle se relève à peine de la rougeole, Marie meurt le 22 juillet.

Elle avait 36 ans...

MARIE HEURTIN PARLE DE SON ENFANCE

Extrait d’une note écrite par Marie Heurtin à la demande de M. Lechalas, Ingénieur en chef des ponts et Chaussées de Rouen, pour un article de la revue des questions scientifiques de Louvain (non daté).

Je me rappelle qu’à l’âge de 7 ans avant de venir à Larnay mes parents m’ont conduite dans une maison d’éducation. Je ne voulais pas monter en wagon ni partir, je ne connaissais pas le chemin de fer et j’avais peur ; je m’attachai au cou de mon oncle très fortement. [...] Quand mes parents m’ont quittée je criais de colère, à cause de la séparation de Mes chers Parents qui m’était pénible. Je pensais continuellement à eux et je désirais m’enfuir pour les chercher et les trouver ; je les affectionnais à la façon des bêtes sans savoir pourquoi. On me renvoya chez mes parents parce qu’on me croyait folle ou imbécile.

Jusqu’à l’âge de 10 ans je vivais comme les bêtes, me plaisant à manger et à m’amuser [...] Je disputais souvent ma petite sœur qui était plus jeune que moi [...] je la frappais, je frappais mes parents toujours, j’étais méchante, j’aboyais comme un chien.

Quand je suis arrivée à Larnay, je ne comprenais rien, j’étais très ignorante, je ne savais ni écrire, ni lire, ni tricoter. [...] Ma maîtresse a été patiente car j’étais comme un petit démon pendant quelques mois.

Avant [...] tout ce que je touchais me faisait mettre en colère, car je ne comprenais rien, maintenant je touche avec plaisir tout ce qui m’entoure pour m’instruire. Je suis très curieuse de voir par mes doigts. Autrefois j’étais malheureuse, maintenant je suis heureuse et contente.

Signé : Marie Heurtin, sourde-muette-aveugle de Larnay, près de Poitiers

UNE FAMILLE FRAPPÉE PAR DE NOMBREUX HANDICAPS

Souvenirs de Marthe Heurtin (1955), sœur cadette de Marie, elle même sourde aveugle et accueillie à Larnay.

Mes parents étaient cousins germains et avaient 9 enfants, plus ou moins infirmes. Ma sœur Marie, comme moi, sourde-muette aveugle de naissance était l’aînée et mourut le 22 juillet 1921 à l’âge de 36 ans. La 3e Eugénie, presque aveugle mais entendante et musicienne mourut à 13 ans, d’une maladie de poitrine. Le 6e Stanislas, né sourd-muet, de vue très faible et presque aveugle lorsqu’il mourut, à 43 ans. Je suis la 8e, après moi venait Germaine Andréa, rachitique et paralysée. On ne sait si elle entendait, elle mourut à 2 ans.

Je suis née le 23 juillet 1902 ; j’étais d’après les dires, un beau bébé, fort, qui ne demandait qu’à vivre. Maman a sans doute eu beaucoup de chagrin quand elle s’aperçut que j’étais sourde-muette-aveugle.

Marthe Heurtin - Fait à Larnay, novembre 1955



ARIANA RIVOIRE EST MARIE HEURTIN

Elle-même sourde, Ariana Rivoire s’est glissée dans le personnage de Marie Heurtin. Un véritable défi pour cette adolescente que rien ne prédisposait à jouer la comédie.

Comme il l’avait fait dans ses films précédents, faisant tourner des prisonniers (*Les aveux de l’innocent* - 1996), ou des malades en soins palliatifs (*C’est la vie* - 2001), le réalisateur souhaitait mêler aux acteurs des hommes et des femmes vivant réellement la situation décrite. Il avait ainsi imaginé de faire jouer le rôle de Marie à une jeune fille sourde et aveugle. Mais le très long travail qui aurait été nécessaire pour lever tous les obstacles de direction d’acteur et de jeu a rapidement conduit Jean-Pierre Améris à opter pour une jeune fille sourde. Il raconte : « *Le casting a été très long. Nous avons visité beaucoup d’instituts de jeunes sourds. C’est dans un lycée à Chambéry, lors du déjeuner, que j’ai repéré une adolescente qui n’était pas venue au casting parce que, m’a-t-elle dit, elle avait oublié de s’inscrire ! Nous l’avons fait passer entre deux rendez-vous et cela a été une évidence absolue, c’était elle. La question ne s’est même pas posée de savoir si Ariana savait jouer, car j’ai tout de suite senti qu’elle avait en elle la vivacité, la force qui devaient être celles de Marie Heurtin. Trouver une enfant capable de jouer une sourde aveugle, mais aussi une enfant sauvage, était en effet le grand défi. Contactée en mars 2013, Ariana n’a pas sauté de joie ! Elle a dit, je vais réfléchir, et j’ai beaucoup aimé cette réaction. J’ai senti qu’elle avait la tête sur les épaules, et c’était très bon signe.* »

A partir du printemps 2013, durant plusieurs mois, Ariana vient régulièrement travailler à Paris, pour lire le scénario, répéter les scènes, rencontrer Isabelle Carré (Sœur Marguerite). Très attentive, elle pose sans cesse des questions, cherche à comprendre, fascinée par Marie Heurtin dont l’histoire la renvoie à son propre handicap. Puis le réalisateur l’emmène au CESSA (Centre d’éducation spécialisé pour les sourds-aveugles) à Poitiers, un moment très fort où Ariana va rencontrer pour la première fois des adolescents sourds-aveugles. Pour la plupart arrivés déjà grands, ce sont de “modernes” Marie Heurtin...

HELEN KELLER (1880-1968), LA COUSINE AMÉRICAINE DE MARIE HEURTIN

Elle est la plus célèbre des sourdes-aveugles, devenue écrivain et conférencière, admirée dans le monde entier...

Devenue sourde et aveugle à 19 mois, l’Américaine Helen Keller connaît dans l’enfance un destin similaire à celui de Marie Heurtin. Sa “Sœur Marguerite” à elle s’appelle Anne Sullivan, une éducatrice recrutée par ses parents alors qu’elle a 6 ans, et qui va changer son destin.

La méthode d’Ann Sullivan pour ouvrir sa protégée au monde n’est pas très éloignée de celle de Sœur Marguerite, consistant à esquisser dans la paume de la main d’Helen, des signes correspondant à des objets palpés.

Apprenant successivement le Braille, la langue des sourds, l’écriture... Helen s’avère une élève très douée. Elle parviendra même à étudier à l’université et à y obtenir un diplôme.

Inlassable militante de la cause des handicapés, Helen Keller se fait journaliste, conférencière, essayiste. Elle crée une fondation en faveur des handicapés et parcourt le monde.

En 1915, elle va fonder l’organisation *Helen Keller International* (HKI) qui lutte pour la prévention de la cécité et la réduction de la malnutrition dans le monde.

Un film célèbre (*Miracle en Alabama*, d’Arthur Penn) a été tiré de sa vie, qui a également inspiré de nombreux ouvrages (livres pour enfants, essais, bande-dessinées) et téléfilms.

Son autobiographie (*Sourde, muette, aveugle*), publiée aux Etats-Unis au début du XXe siècle, est aujourd’hui éditée en France par Payot.

« Chez elle la bonté était infinie, avec toutes les délicatesses, mais sans fadeur ni le moindre air bénisseur, sans faiblesse, et avec toutes les nécessaires fermetés. Ce mode de bonté profonde et forte se reflétait, en même temps que son intelligence, pour le premier coup d'œil, sur son visage. »

À propos de Sœur Marguerite - LOUIS ARNOULD - *Âmes en prison*



SOEUR MARGUERITE, UNE VIE DÉDIÉE AUX SOURDES-AVEUGLES

Marie Germain, qui deviendra Sœur Sainte Marguerite, naît en 1860 dans le Morbihan, fille d'un laboureur et marin, Saturnin Germain, et d'une jeune cultivatrice, Catherine Le Guen...

Ses parents ont huit enfants, dont seules survivront deux filles, Marie et son aînée Jeanne-Marie. Marie a 13 ans lorsque son père disparaît en mer. A 14 ans, elle rencontre le Père Michel, capucin renommé, et fait la connaissance des Sœurs de la Sagesse qui occupent le monastère de la Chartreuse à Auray. Déjà très pieuse, sa vocation naîtra de ces rencontres. Entrée en 1878 au Noviciat des Sœurs de la Sagesse, à Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée), elle fait sa profession religieuse le 8 juin 1879. Elle a 19 ans.

Envoyée à Poitiers, Sœur Sainte-Marguerite enseigne pendant deux ans dans l'asile Saint-Hilaire, puis découvre l'institution des aveugles et des sourdes-muettes de Larnay, où elle sera envoyée à 21 ans et qu'elle ne quittera plus. Sa rencontre avec Sœur Sainte-Médulle, qui éduque depuis six ans une jeune sourde-muette-aveugle, Marthe Obrecht, suivie de treize années de travail en commun, va sceller son destin.

En 1895, alors que Sœur Sainte Médulle est morte depuis peu, Marie Heurtin lui est amenée. L'instruction de la jeune fille va durer une dizaine d'années, de 1895 jusque vers 1905. En 1907, une autre sourde-aveugle, Anne-Marie Poyet, fait son entrée à Larnay, où Sœur Marguerite l'éduque comme elle l'a fait pour Marie Heurtin.

Mais à Pâques 1910, alors que la Mère supérieure de Larnay vient de mourir, Sœur Marguerite, qui peine à se remettre d'une bronchite mal soignée, est de nouveau clouée au lit par un coup de froid. Son état va très vite empirer. Le jeudi 7 avril, elle reçoit l'Extrême-Onction. Les trente soeurs de Larnay défilent l'une après l'autre dans sa chambre, mais aucune de ses élèves qu'on ne veut pas exposer à une telle émotion.

A midi, le vendredi 8 avril 1910, Sœur Marguerite meurt à 50 ans... Le dimanche suivant, escortée par tous les enfants de Larnay et ses compagnes en religion, elle est enterrée au cimetière de Larnay.

Sur sa tombe on a écrit : « *Ci-gît Sœur Sainte-Marguerite, Fille de la Sagesse, décédée le 8 avril 1910, à l'âge de 50 ans, dont 31 de Religion. Priez pour Elle.* »

« La solitude de Larnay fut probablement, de 1900 à 1910, le centre intellectuel le plus vivant et le plus couru de l'éducation des sourds-aveugles dans l'univers. »

LOUIS ARNOULD - *Âmes en prison*

UNE CÉLÉBRITÉ "DISCRÈTE"

Après la publication du livre *Âmes en prison* de Louis Arnould, Sœur Marguerite est très sollicitée. Elle reçoit la visite de particuliers, d'écoles, de groupes d'étudiants, de spécialistes français du handicap, de professeurs hollandais, d'institutrices new-yorkaises, scandinaves... Elle correspond avec des religieuses italiennes et des philanthropes américains, des sommités morales et médicales internationales.

Cette notoriété n'éblouit guère la religieuse. Fuyant les honneurs et les récompenses, elle refuse en 1903 de se rendre au Cirque d'Hiver, à Paris, pour recevoir une récompense que la Société d'Encouragement au Bien vient de lui décerner. Et lorsque Louis Arnould lui propose en 1909 d'exposer sa méthode d'éducation à l'Académie des Sciences morales et politiques, il obtient cette réponse définitive : « *Vous pensez bien que j'aimerais mieux dix jours de cachot que dix minutes d'Académie.* »

« Tout dans son enseignement était concret, tout était leçons de choses. Elle n'enseignait rien qu'elle n'eût fait, dans la mesure du possible, toucher, palper [...] : toutes les parties de la classe y passaient, les personnes aussi, habitantes de l'institution comme visiteurs. Ces innombrables visites [...] étaient changées, sans en avoir l'air, en un nouveau progrès pour ses élèves, par l'examen d'un bijou ou d'une pierre précieuse, d'un animal naturalisé en fourrure ou en manchon, l'exploration d'un éperon, d'une bicyclette, une automobile ! »

L'enseignement de Sœur Marguerite - LOUIS ARNOULD - *Âmes en prison*

L'ÉDUCATION DE MARIE HEURTIN, UN APPRENTISSAGE PATIENT...

Remarquant que Marie ne se sépare jamais d'un petit couteau de poche apporté de chez elle, Sœur Marguerite va en faire le premier "support" de l'éducation au langage de Marie Heurtin, en associant un signe à cet objet familier...

Avant pris le couteau à l'enfant, et avant de le lui rendre, Sœur Marguerite lui place les mains l'une sur l'autre, l'une "coupant" l'autre, signe abrégé pour désigner un couteau chez les sourds. Puis elle recommence jusqu'à ce que Marie comprenne que ce geste des mains désigne le couteau.

Marie apprendra successivement le signe qui désigne un œuf, nourriture dont elle est friande, puis elle associera le pain et le signe qui lui correspond, la viande, et un grand nombre d'aliments... On finit par ne plus rien préparer pour elle sur la table du réfectoire : Marie est désormais capable de demander par signes ce qui lui est nécessaire. Mais la méthode a ses limites ! Impossible d'inventer et de faire mémoriser à Marie l'infini nombre de signes qui permettraient de désigner tous les objets, les notions...

Une deuxième étape va donc consister à lui apprendre l'alphabet dactylogique (l'alphabet de la langue des signes, utilisé par les sourds), avec toutefois cette difficulté majeure que si les sourds voient les signes, il va falloir dans le cas d'une sourde aveugle, les lui dessiner sur la main afin qu'elle les sente.

Sœur Marguerite, procédant par tâtonnements successifs, entame son enseignement, montrant à Marie, à partir d'objets concrets, l'équivalence qui existe entre tel signe (le couteau) qu'elle lui a appris, et le groupe de signes correspondants (l'alphabet). Ainsi peu à peu Marie acquiert-elle, au creux de la main, une nouvelle langue offrant des possibilités d'expression illimitées...

Puis sœur Marguerite lui enseigne l'alphabet Braille. En un peu plus d'un an d'efforts, Marie maîtrise désormais ces outils indispensables de communication...



« Marie comprend maintenant ce qu'est la mort, mieux que beaucoup de personnes.

A propos de notre chère sœur qui nous a quittées, elle a écrit un petit texte : « Sœur Elisabeth ne marche plus. Elle ne voit plus. Elle ne parle plus. Elle ne rit plus. Elle ne va plus au lavoir. Elle ne lave plus le linge. Elle est froide. Elle est immobile. Elle est morte.

Moi, je marche, je travaille, parce que je ne suis pas morte. »

Sœur Marguerite - **Marie Heurtin**, dialogue du film

DES ADJECTIFS À L'ABSTRACTION

Au bout d'un an à Larnay, Marie sait désormais reconnaître et désigner des objets concrets et des actions matérielles. Mais comment lui apprendre à qualifier les choses, puis la faire accéder à des notions abstraites ?

Sœur Marguerite commence par lui faire palper deux des pensionnaires de Larnay, l'une grande, l'autre petite, lui inculquant ainsi la notion de grandeur. Puis, pour lui donner l'idée de richesse et de pauvreté, elle lui fait toucher un homme vêtu de haillons et une personne bien habillée, parée de bijoux et dont les poches recèlent de pièces de monnaie...

Ainsi suivront les notions, de plus en plus abstraites, de jeunesse et de vieillesse, de vie et de mort, d'amour et de haine, de présent et d'avenir... provoquant chez Marie, à mesure de la compréhension et de l'angoisse qui l'accompagne, de terribles crises de révolte.

Une ultime étape sera accomplie avec l’appréhension du concept d’âme et de Dieu, notions qui revêtent aux yeux des religieuses de Larnay une importance capitale, consacrant chez leurs pensionnaires le succès de leur entreprise éducative. Marie va accéder à ces concepts en “comprenant” que Dieu est à l’origine de toutes choses, à commencer par le soleil…

TÉMOIGNAGES

« Trois ou quatre mois après mon arrivée, une sourde-muette étant morte on me la fit toucher, je la connaissais bien, je n’avais pas peur, je demandai si elle allait bientôt se lever, on me dit : “non, jamais”, et me montrant le ciel on me dit qu’un jour, j’irais aussi, puis je vis la fosse où on déposa son corps alors que son âme irait au ciel : je demeurai silencieuse, je n’avais pas peur… On me demande aujourd’hui si je comprenais bien, je crois que oui… je comprenais ce qu’on voulait me dire. »

Marthe Heurtin, sœur de Marie Heurtin
Fait à Larnay, novembre 1955

« Il semble étrange à bien des gens que j’aie pu être impressionnée par les merveilles et les beautés du Niagara. Ils ne cessent de me dire : « Vous ne pouvez voir les vagues qui s’entrechoquent et viennent se briser sur les rives, ni entendre leur tonnerre ! Quelle signification peuvent alors avoir pour vous la beauté de ce spectacle et le fracas de ces chutes ? » Une signification grandiose, comme l’amour, la religion, la bonté [...]. Je me sens inapte à décrire mes émotions quand j’arrivai à cet endroit qui domine les chutes américaines, et que j’y sentis l’air ambiant vibrer et la terre trembler sous mes pieds... »

Helen Keller - *Sourde, muette, aveugle / Histoire de ma vie*

LES SIX LANGUES DE MARIE HEURTIN

A la fin de sa vie, Marie Heurtin, qui n’avait jamais cessé d’apprendre, maîtrisait de nombreux moyens de communication.

- La langue mimique (un objet, un signe spécifique)
- La dactylogologie (dessin des signes alphabétiques sur l’épiderme)
- L’écriture Braille (développée pour les aveugles)
- L’écriture anglaise (manuscrite)
- Le langage vocal (acquis grâce au toucher des lèvres et de la langue d’un locuteur)
- La machine à écrire (grâce à des touches marquées d’une lettre en relief).

LA “MÉTHODE DE LARNAY”

Formalisée quelques mois avant sa mort par Sœur Marguerite elle-même, la méthode de Larnay pour l’éducation des sourds-aveugles comporte plusieurs étapes successives.

- Donner à l’enfant **la notion du signe**, en lui faisant saisir le rapport qui existe entre l’objet palpé et le signe mimique qui le représente. Puis apprendre à l’enfant le nom des principaux objets, personnes et choses qu’il peut toucher.
- Apprendre à l’enfant **l’alphabet en dactylogologie** (alphabet des sourds), soit les 24 positions des doigts. Puis lui désigner un objet consécutivement par un signe mimique et par ses lettres dactylogologiques, afin de lui faire comprendre qu’il peut l’exprimer soit par son signe mimique, soit en faisant avec les doigts les lettres qui correspondent au mot qui le désigne. Il acquiert ainsi la langue alphabétique.
- Apprendre à l’enfant à **parler**. Chaque lettre dactylogologique est prononcée sur la main de l’enfant, invité à tâter, pour chacune des lettres, la position respective de la langue, des dents et des commissures des lèvres, le degré de vibration de la poitrine et du cou, la résonance de l’aile du nez, jusqu’à ce qu’il puisse reproduire le même “son”.
- Etablir l’équivalence entre la lettre-signe (dactylogologie), la lettre parlée et la lettre d’**écriture anglaise**, reproduite en relief : on apprend ainsi à l’enfant à lire “l’écriture” des voyants. En traçant avec le doigt de l’enfant les lettres au tableau noir, on lui apprend à combiner ses mouvements de manière à écrire par lui-même.
- Apprentissage d’une nouvelle équivalence entre la lettre dactylogologique et la lettre pointée de l’**écriture Braille**, pour lire et écrire rapidement.
- Nouvelle équivalence, enfin, entre la lettre dactylogologique et la lettre pointée de l’**écriture Ballu** (écriture typographique).

AVANT MARIE HEURTIN, MARTHE OBRECHT ET SŒUR SAINTE-MÉDULLE...

Marie Heurtin n’est pas la première sourde-aveugle éduquée à Larnay. Une première tentative d’éducation d’une jeune fille sourde-aveugle a été réalisée dès 1860 avec Germaine Cambon, morte en 1877. En 1875, une nouvelle sourde-aveugle, victime de la guerre franco-allemande, Marthe Obrecht, est envoyée à Larnay où la Sœur Sainte-Médulle l’instruit avec un grand succès. C’est d’elle que Sœur Marguerite apprendra les bases de la méthode qui va lui permettre d’éduquer Marie Heurtin. Al’école de son aînée, Sœur Marguerite va accompagner Sœur Sainte-Médulle pendant treize ans, jusqu’à la mort de celle-ci en 1894.

« Mais dès 1895, une nouvelle sourde-muette-aveugle âgée de 10 ans venait frapper à la porte de Larnay, ou plutôt ses parents poussaient dans l’intérieur de la porte un petit monstre furieux... »

Louis Arnould - *Âmes en prison*

« *Je ne m’ennuie plus comme autrefois parce que je sais penser, aimer et travailler. Je sais lire en points (Méthode Braille). J’écris comme les voyants avec de la craie au tableau noir [...], j’ai appris l’écriture Ballu [...], avec cette écriture, tout le monde peut lire ce que j’écris ; je lis en ce moment avec un plaisir sans pareil les Contes choisis de Daudet.* »

MARIE HEURTIN, sourde-muette-aveugle de Larnay, près de Poitiers - Note non-datée

REPÈRES LANGUE DES SIGNES, BRAILLE, ORALISME, BALLU...

LA LANGUE DES SIGNES

Véritable précurseur, l’abbé Charles-Michel de l’Epée (1712-1789), après avoir observé deux jumelles sourdes qui communiquent entre elles par gestes, est le premier en France à s’intéresser à la “langue des signes”. Autour de cette découverte, il développe un enseignement spécifique dans la première institution spécialisée qu’il crée à Paris. Ferdinand Berthier (1803-1886) poursuivra l’œuvre entreprise, fondant en 1838 la Société centrale des sourds-muets de Paris et ne cessant, toute sa vie durant, par ses écrits et son action, de défendre la langue des signes et le droit pour les sourds de l’utiliser en toutes circonstances afin d’accéder à l’égalité civile.

La langue des signes se compose de gestuelles qui représentent un mot entier ou une phrase (notamment des signes dits iconiques, pour représenter une action ou un objet) et d’un alphabet, l’alphabet dactylogologique (le correspondant signé de l’alphabet latin), utilisé pour épeler les noms propres ou les mots n’existant pas encore en langue des signes.

Les signes sont basés sur l’utilisation des mains, du regard et de l’espace : la configuration des mains, leur emplacement, leur orientation et leur mouvement forment des signes ; la disposition de ces signes, ainsi que la direction du regard, permettent de visualiser les relations (actif, passif...), le temps (signes tournés vers l’arrière pour le passé, vers l’avant pour le futur). Le visage et le mouvement des épaules servent aussi à exprimer les nuances du discours.

La langue des signes évolue sans cesse au fur et à mesure de l’accès des sourds à des domaines spécialisés de la science ou des techniques, notamment.

On évalue à 120 le nombre de langues des signes parlées dans le monde.

LE BRAILLE

Louis Braille (1809-1852), qui avait perdu la vue à la suite d’un accident, entreprend de perfectionner le principe de la sonographie mis au point au début du XIXe siècle par Charles Barbier de La Serre et qui permet de transcrire les sons à l’aide de points en relief placés sur une grille.

Sur ce principe ingénieux, il élabore un système d’écriture (de lecture) tactile à points saillants, dont il expose pour la première fois la méthode en 1829.

En Braille, chaque caractère est représenté dans une matrice de six points sur deux colonnes, et formé par un à six points en relief. Le système permet de représenter jusqu’à 63 caractères (lettres et signes de ponctuation, chiffres et signes mathématiques).

Après son invention, le Braille connaît rapidement le succès suscitant l’élaboration de techniques adaptées à son utilisation (édition de livres en Braille, par exemple).

Les technologies modernes l’ont également intégré. Les personnes mal voyantes ont aujourd’hui accès à des équipements informatiques ou électroniques adaptés. On trouve ainsi des “plages tactiles” destinées à être connectées à un ordinateur, un assistant numérique personnel ou un téléphone mobile et qui restituent en Braille le contenu du moniteur. Il existe aussi des “blocs-notes” Braille autonomes disposant d’un clavier de saisie, d’un affichage braille... Des imprimantes en Braille, enfin, permettent de reproduire sur papier Braille le contenu d’un document.

Le Braille s’est exporté, y compris dans les pays asiatiques (Japon, Corée...) où la signification de chaque symbole est définie en fonction des signes de l’écriture utilisée.

ET AUSSI : LE BALLU, L’ORALISME...

Mis au point par Victor Ballu (1829-1907) et destiné aux aveugles, le Ballu est un système d’écriture utilisant des lettres en relief ponctué, dont le dessin est plus ou moins élaboré. Plus fin que le Braille, le Ballu fait usage d’un matériel analogue (réglette, tablette) et exige des manipulations identiques (mise en place du papier, manipulation du poinçon). Il est tombé en désuétude.

Pour l’éducation des sourds, l’oralisme a longtemps prévalu sur la langue des signes, “bannie” de l’enseignement officiel durant près d’un siècle à partir de la fin du XIXe siècle. Il visait à développer l’oralisation, en l’occurrence la capacité de la personne sourde à s’exprimer verbalement, afin de communiquer avec les entendants.

« *De la table de communion, le prêtre parlait aux aveugles. Une religieuse, montée sur une estrade et tournant le dos à l’orateur, mimait le discours pour les yeux des sourdes-muettes. Une autre Sœur articulait avec les lèvres pour les sourdes parlantes. Dans le bas de la chapelle, en deux endroits, des gestes étaient appliqués sur des mains : c’étaient les voisines de Marthe Obrecht et de Marie Heurtin (sourdes-aveugles), qui leur repassaient le sermon sur l’épiderme.* »

Un sermon dans la chapelle de Larnay - **LOUIS ARNOULD** - *Âmes en prison*



L'INSTITUTION DE LARNAY, TOUJOURS TRÈS ACTIVE UN SIÈCLE ET DEMI APRÈS SA CRÉATION

En 1895, Marie Heurtin est accueillie à Larnay, près de Poitiers. Elle a dix ans.
Depuis, des centaines de sourds-aveugles ont été pensionnaires de l'institution...

Dirigée par l'ordre religieux des Filles de la Sagesse, la première institution entièrement vouée à l'éducation des jeunes filles sourdes voit le jour en 1835. Mais c'est à partir de 1847, avec son installation dans la propriété familiale de l'Abbé Charles de Larnay, à Biard près de Poitiers, que l'établissement va prendre un réel essor. D'abord réservé aux jeunes sourdes, et grâce à la construction de nouveaux bâtiments, Larnay accueille à partir de 1857 de jeunes aveugles.

En 1860, l'Institution reçoit la première sourde-aveugle, Germaine Cambon, puis en 1875, Marthe Obrecht, avant Marie Heurtin, en 1895. Avec, outre l'accueil de jeunes filles sourdes, celui de sourdes aveugles, Larnay (qui compte près de 250 pensionnaires au début du XXe) devient vite un centre reconnu, notamment grâce au travail de Sœur Marguerite, l'éducatrice de Marie Heurtin, et à ses méthodes pédagogiques novatrices favorisant d'immenses progrès chez les enfants sourdes-aveugles, hier totalement isolées du monde.

Un homme va assurer le rayonnement en France et bientôt à l'étranger de Larnay : c'est Louis Arnould, avec son livre "*Âmes en prison*", publié au début du XXe siècle et sans cesse réédité jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

Après de nombreuses évolutions – notamment l'accueil de garçons – Larnay est, encore aujourd'hui, un établissement-phare pour l'accueil et l'éducation des sourds aveugles. Il compte une douzaine de pensionnaires en Foyer de vie, une quarantaine en Foyer d'accueil médicalisé, ainsi qu'un établissement pour personnes âgées dépendantes (EHPAD) avec une soixantaine de résidents.

Depuis 2006, la Congrégation des Filles de la Sagesse a transmis la gestion de l'Institution à une association "*Larnay Sagesse*", qui poursuit la mission d'accueil des personnes handicapées déficientes sensorielles en l'adaptant aux nécessités du temps, tout en garantissant les valeurs originelles essentielles.

« Vous êtes-vous quelquefois trouvé en mer par un brouillard épais qui vous enveloppe d’un crépuscule blanchâtre, comme tangible ? Le grand navire vous semble pris d’inquiétude, tandis que la sonde tâtonne pour lui trouver un chemin et vous vous sentez le cœur étreint d’angoisse. Tel ce vaisseau, j’avançais dans la vie [...] mais je n’avais ni sonde, ni boussole [...] “De la lumière ! Donnez-moi de la lumière !” tel était le cri inexprimé de mon âme.»

HÉLÈNE KELLER – *Sourde, muette, aveugle / Histoire de ma vie* (1904)

VIVRE SOURD ET AVEUGLE

Quelles sont les origines de la surdicécité ?

Quel type de pensée un sourd-aveugle est-il capable de développer avant d’apprendre à parler ?

Comment peut-on vivre privé de deux sens essentiels.

Quelques repères...

LES ORIGINES DE LA SURDICÉCITÉ

Handicap sensoriel combinant la déficience simultanée de l’ouïe et de la vision, la surdicécité (de naissance ou acquise au cours de la vie) peut avoir de multiples origines. Une centaine ont été répertoriées : prématurité, maladies génétiques (tel le syndrome de Usher, sous diverses formes) ou encore anomalie de développement du fœtus pendant la grossesse (syndrome Charge), méningite, trisomie 13, hydrocéphalie, microcéphalie, sida, herpès, toxoplasmose, encéphalite, traumatisme crânien, accident vasculaire cérébral... La rubéole congénitale, maladie virale contractée dans les premiers mois de la grossesse et qui peut se manifester par des malformations multiples, est aujourd’hui responsable de nombreux cas de surdicécité dans les pays en développement, notamment en Afrique. On estime dans le monde entre 4,5/100 000 et 11/100 000 habitants la prévalence de ce double handicap.

UNE ASSOCIATION FRANÇAISE DE LA SURDICÉCITÉ

Il existe dans le monde plusieurs associations de sourds-aveugles, notamment dans les Pays Scandinaves, la Finlande et quelques pays de l’Europe de l’Est, les Etats-Unis, l’Argentine, en Afrique...

Ce n’est que depuis 2010 que les sourds-aveugles français, hier représentés au sein des instances européennes et internationales de la surdicécité, disposent d’une association indépendante : l’AFS (Association française de la surdicécité). Son objet : promouvoir la reconnaissance de la surdicécité dans tous les domaines de la vie sociale, éducative, culturelle, sportive, professionnelle ; représenter toutes les catégories de personnes sourdes-aveugles auprès des pouvoirs publics, des collectivités, des personnes physiques et morales ; promouvoir la création de services spécifiques (guides, interprètes, aidants, aides techniques...) ; être un lieu de rencontre des personnes atteintes de surdicécité pour les échanges thématiques ainsi que les échanges conviviaux ; être un lieu où les personnes atteintes de surdicécité peuvent exprimer leurs besoins et leurs désirs ; informer le grand public sur l’existence de la surdicécité et sa spécificité.

<http://afs-surdicecite.fr>

L’APTITUDE AU LANGAGE, UN SYSTÈME BIOLOGIQUE ?

Inné ou acquis ? Jusque dans les années soixante, on pensait que le langage procédait purement de l’acquis et du contexte culturel de son élaboration et de son apprentissage.

Le linguiste américain Noam Chomsky, le premier, a remis en cause cette théorie, développant l’idée que l’aptitude au langage est un système biologique, relevant d’une faculté innée : « *Nous parlons comme nous voyons : nous n’apprenons pas notre langue, elle est inscrite dans notre biologie* », écrit-il en 1957 dans “*Structures syntaxiques*”.

Un peu plus tard, un linguiste et psychologue allemand, Eric Lenneberg, lance un ensemble d’études sur la génétique de l’acquisition du langage et de ses troubles, s’intéressant au développement du langage chez les enfants sourds et les “enfants sauvages”, et corrobore cette approche.

Le concept de “biolinguistique” – même s’il demeure contesté – s’est depuis lors répandu.

Il pose pour principe que toutes les langues humaines reposent sur une sorte de “grammaire universelle” conditionnée par notre biologie, et que la langue est organique et non intellectuelle.

Cette “faculté de langage” innée, pourrait expliquer la relative facilité avec laquelle des enfants – même âgés – privés de l’ouïe et de la vue parviennent à apprendre à s’exprimer, accédant rapidement et sans difficultés apparentes majeures à des concepts abstraits.

LE TOUCHER, UN SENS... ESSENTIEL

Privé de la vue et de l’ouïe, le sourd-aveugle n’a que trois sens pour appréhender le monde qui l’entoure : le goût, l’odorat et le toucher. Si les deux premiers sont bien sûr mobilisés, c’est le toucher qui constitue le vecteur essentiel de cette perception. Premier de nos sens à se développer in utero, il s’appuie sur le plus grand organe sensoriel de notre corps : près de 2 m2 de peau chez un adulte. Une enveloppe corporelle qui recèle des millions de capteurs sensoriels, capables de transmettre une infinité de sensations immédiatement “traitées” par le cerveau. Chaque perception tactile participe ainsi d’un système complexe de reconnaissance, de compréhension et d’interprétation de ce qui nous entoure. Avec le temps, le cerveau humain apprend à littéralement “décoder” ces différents messages, à dissocier les sensations, à reconnaître la signification précise de ces milliers de messages qui nous informent sur ce que nous touchons, sur notre environnement, sur ce que l’on nous fait, sur les dangers encourus...

Avec les lèvres et la langue, les mains constituent la partie de notre corps où le toucher est le plus développé. Le bout de nos doigts est ainsi capable de détecter un relief inférieur à 1 millième de millimètre !

Les potentialités presque infinies du toucher pour entrer en contact avec les autres et l’environnement sont particulièrement mises à profit par les sourds aveugles, en particulier pour communiquer.



PEUT-ON PENSER SANS LE SECOURS DES MOTS ?

Jusqu’à l’avènement des neurosciences, il était communément admis que la pensée avait besoin du support des mots pour exister, se construire et se développer.

Ainsi, dans le passé, déniait-on à un sourd-aveugle – au moins jusqu’à ce que des éducateurs entreprennent d’éduquer de tels enfants – toute capacité réflexive ; jugés débiles, les sourds-aveugles étaient généralement aiguillés vers l’asile d’aliénés. Or, des études menées auprès de personnes aphasiques (qui souffrent d’une lésion de la zone du langage dans l’hémisphère gauche du cerveau, affectant l’émission et la compréhension du langage écrit et oral) ont montré que certaines d’entre elles peuvent demeurer intellectuellement très performantes.

Pour étayer cette thèse d’une pensée sans langage, des neuropsychologues mettent en avant les capacités de l’hémisphère droit (dépourvu de langage) à raisonner, prendre des décisions et mettre en œuvre des tâches impliquant un raisonnement logique.

Des tests nombreux, menés avec des personnes souffrant de diverses lésions cérébrales, ont abouti aux mêmes conclusions. Le langage serait donc inutile à la formation de la pensée ? Steven Pinker, neuropsychologue américain par ailleurs adepte du concept de “biolanguage” développé par Noam Chomsky, l’affirme, estimant que le vocabulaire et l’organisation syntaxique d’une langue ne conditionnent en rien la manière de penser d’un individu.

Le rôle du langage pourrait donc bien se “limiter” à formaliser la pensée... et bien sûr à la transmettre.

Handicap ? Mais encore...

“*Handicap*” est à l’origine un mot irlandais issu des courses hippiques. Il vient d’une pratique consistant à surcharger les chevaux les plus athlétiques afin de rééquilibrer les chances de victoire au profit des animaux plus médiocres.

DE “L’INFIRME” AU HANDICAPÉ

Punition ou grâce divine ? Méritant la mort, l’exclusion, l’indifférence ou la compassion ? Le handicap a connu au fil des siècles des statuts très divers...

Celui qu’on qualifie alors d’infirmes connaît dans l’Antiquité des traitements radicalement différents. Autour de 4.000 avant JC, **la civilisation mésopotamienne** considère que l’infirmité symbolise la punition des Dieux pour les fautes des hommes. Pour expier, ceux-ci doivent donc éliminer l’infirmes (et parfois sa famille) pour s’attirer le pardon. **La civilisation grecque**, qui voit dans l’infirmité (du corps ou de l’esprit) une perturbation de l’ordre social, voire un maléfice, pratique l’élimination des enfants handicapés, ou leur abandon pur et simple hors de la Cité. **La civilisation égyptienne**, beaucoup plus tolérante, considère, elle, que l’infirmité est une facette de la normalité, lui conférant même une dimension magique.

Plus tard (XIV^e siècle après JC), **la civilisation az-tèque**, friande de sacrifices humains pour s’attirer les bonnes grâces des dieux, choisira — pour certains de ses rites — ses victimes chez les personnes atteintes d’une infirmité, notamment les paralytiques...

Mais que disent les religions ? Dans **le judaïsme** des origines, l’infirmes tient le rôle de bouc émissaire dans le rituel, mais il peut aussi faire l’objet de compassion.

Jésus Christ, qui affirme que les infirmes seront les premiers à côté de Dieu lors du Jugement dernier, va ouvrir la voie au principe de charité envers les plus faibles, qui vaudra à l’Église catholique, des siècles durant, de multiplier les institutions de secours aux infirmes. Au Moyen-âge, toutefois, cet accueil devient parfois synonyme d’enfermement et d’exclusion, pour protéger la société.

Avec la **Renaissance** puis les **Lumières**, l’origine génétique ou pathologique du handicap est de plus en plus admise. L’infirmité est rationalisée, avant que la Révolution ne proclame le “droit à l’assistance pour tous les nécessiteux”, rapatriant la question du secours aux infirmes dans le giron de la puissance publique.

A partir du XIX^e siècle, le concept d’égalité des droits et des chances et la prise en charge médico-sanitaire du handicap vont progresser dans les sociétés. La justice se substitue peu à peu à la charité...

« Une grosse tête hérissée de cheveux roux ; entre les deux épaules une bosse énorme [...] ; un système de cuisses et de jambes si étrangement fourvoyées qu’elles ne pouvaient se toucher que par les genoux [...] de larges pieds, des mains monstrueuses, et, avec toute cette difformité, je ne sais quelle allure redoutable de vigueur, d’agilité et de courage ; étrange exception à la règle éternelle qui veut que la force, comme la beauté, résulte de l’harmonie. »

Portrait de Quasimodo - **VICTOR HUGO** - *Notre-Dame de Paris* (1831)

HÉROS HANDICAPÉS

La figure de la personne handicapée est présente dans tous les arts, parfois en tant que telle, héroïne de sa propre histoire, mais plus souvent comme symbole : du dépassement de soi, de ses déterminismes (physiques, psychologiques), de la bêtise, des préjugés ; et des richesses dont la différence peut être porteuse.

HANDICAP ET... CINÉMA

Rain Man (1988), de Barry Levinson, s’attache au destin d’un adulte autiste, Raymond Babbitt, mettant en évidence ses handicaps sociaux et relationnels mais également ses formidables compétences, notamment mathématiques, et de son incroyable mémoire. *My left foot* (1989), de Jim Sheridan, ou l’histoire vraie de Christy Brown, un Irlandais atteint de paralysie spasmodique. Alors que les médecins jugent son état désespéré, le condamnant à une vie de “légume”, le jeune Christy, à force de ténacité, parvient à peindre avec son pied gauche, seule partie de son corps qu’il peut encore bouger. Puis il tombe amoureux... *Forrest Gump* (1994), de Robert Zemeckis, met en scène un simple d’esprit dans l’Amérique des années 1950 1980. C’est grâce à l’absence de limites et de préjugés que lui confère son état mental que Forrest Gump va être l’acteur, et parfois le héros, des grands événements de l’époque.

HANDICAP ET... CONTES POUR ENFANTS

Il est le le plus petit et le plus faible des sept enfants. C’est pourtant l’ingéniosité du *Petit Poucet*, et de lui-seul, qui les sauvera tous... *Bêta*, le héros des “*Trois plumes*” de Grimm, porte paraît-il bien son nom. Et si cette bêtise cachait prudence et sagesse ? Il finira en roi très aimé à la suite de son père. *Le Vilain Petit Canard* (Andersen) est né blanc dans une famille de canards noirs. Rejeté, méprisé, sûr de ne pas être “comme les autres”, il va renaître à la vie en découvrant par hasard sa véritable nature de cygne...

HANDICAP ET... LITTÉRATURE

Quasimodo est sourd et bossu, mais il a un grand cœur et une âme sensible. Paradoxalement, plus Victor Hugo (*Notre-Dame-de-Paris*) s’attarde sur ses difformités, et plus il nous le rend touchant et sympathique. Quasimodo est le véritable héros du roman, et l’une de ses figures les plus marquantes.

HANDICAP ET... TÉLÉVISION

“*L’Homme de fer*”, la série culte des années soixante-dix, met en scène Robert Dacier, redoutable policier qui, après avoir reçu une balle dans la colonne vertébrale, se retrouve dans un fauteuil roulant, privé de l’usage de ses jambes... mais pas de celui de son cerveau, redoutable !

HANDICAP ET... BANDE DESSINÉE

Astérix est beaucoup plus petit que la moyenne des Gaulois, et *Obelix* est obèse. Deux “handicaps” souvent mis à profit pour réaliser leurs exploits. Le professeur *Tryphon Tournesol* (*Les Aventures de Tintin*) est très dur d’oreille et n’entend généralement que les dernières syllabes des mots prononcés. Cela ne l’empêche pas d’être l’inventeur génial d’un sous-marin, d’une fusée...

VICTIME, MÉCHANT OU HÉROS, VOUS AVEZ DIT STÉRÉOTYPES !

La figure de la personne handicapée est présente dans tous les arts, en tant que telle, héroïne de sa propre histoire, mais plus souvent comme symbole ou archétype... Le stéréotype le plus courant est celui de la personne handicapée posée en victime et qui fait l’objet de commisération ou d’apitoiement (*Quasimodo*, *Forrest Gump*, *Intouchables*...). Un stéréotype contraire est celui du héros, personnage courageux capable de surmonter son handicap (*Daredevil*, un aveugle qui possède un “6e sens”). Mais le plus fréquent demeure le stéréotype du méchant. Ici les déficiences physiques symbolisent le mal et les turpitudes (borgnes ou manchots des aventures de pirates, le “*Joker*” de *Batman*). Plus ou moins visibles (ou assumés) ces stéréotypes sont sous-jacents dans la plupart des œuvres de fiction mettant en scène des personnes handicapées. Mais peut-on réellement échapper aux stéréotypes ?

ALBINOS* EN AFRIQUE, LES ENFANTS SACRIFIÉS

On compte en Afrique un albinos sur 4.000 naissances, contre un sur 20.000 naissances dans le reste du monde. Et comme si ce handicap physique (une dépigmentation qui empêche notamment toute exposition au soleil) ne suffisait pas, les victimes de cette maladie connaissent dans de nombreux pays un sort qui peut s’avérer terrible. Objet de peur tout autant que de vénération, ils sont victimes d’un “culte” mortifère qui renvoie à des croyances ancestrales et vaut à certains d’entre eux d’être pourchassés, voire sacrifiés parce que leur peau, leur langue, leurs cheveux, leurs os peuvent se vendre très cher pour leurs vertus “magiques”. Le problème est si prégnant que la Tanzanie, pour lutter contre ce fléau, a récemment décidé de révoquer les licences des guérisseurs traditionnels suspectés d’utiliser les organes et les os des albinos dans des décoctions porte-bonheur. Des associations de défense se sont créées dans tous les pays touchés, telle l’Association nationale des albinos du Sénégal, qui dit avoir recensé en 2012 sept assassinats et dix tentatives d’enlèvements d’albinos. A Bamako (Mali) en 2009 un téléthon a même été organisé en leur faveur. « *Les albinos ? C’est une vieille histoire...* explique le docteur Mahmadou Mbodj, psychiatre à Dakar, dans un article du *Monde* en 2012. *Dans le milieu africain, où la réalité humaine cohabite toujours avec celle des esprits invisibles, les albinos ont souvent été perçus comme étant à part, venus de l’autre monde.* »

Il rappelle qu’autrefois les nouveau-nés albinos étaient abandonnés sur une termitière, où ils étaient dévorés par les fourmis, en une “*sorte de sacrifice expiatoire, censé apporter la protection des divinités invisibles sur la famille concernée...*”

Le sort d’autres handicapés africains n’est parfois guère plus enviable. En 2012, l’association Human Rights Watch (HRW) a ainsi rapporté qu’au Ghana, dans certains centres pour handicapés mentaux connus sous le nom de “camps de prière”, « *les handicapés mentaux sont souvent enchaînés à des arbres, sous un soleil torride, et contraints à jeûner pendant des semaines dans le cadre d’un “processus de guérison”, se voyant refuser tout accès à un traitement médicamenteux* »...

A lire notamment : http://www.liberation.fr/monde/2012/04/16/senegal-la-grande-peur-des-albinos_812099

* Handicap physique lié à une dépigmentation qui empêche notamment toute exposition au soleil.



RÉUSSIR, MALGRÉ LE HANDICAP

Bègues, aveugles, sourds, cloués dans un fauteuil... ces artistes, chercheurs ou hommes publics ont fait fi de leur handicap ! Leur vie est un formidable message d'espoir.

UN PRÉSIDENT DANS UN FAUTEUIL

Il est l'un des plus fameux présidents américains, réélu quatre fois entre 1932 et 1945, et dont le nom reste associé au "new deal", qui sortit l'Amérique de la crise de 1929. Franklin Delano Roosevelt (1882-1945) avait contracté la polio en 1921, à 39 ans. Paralysé des deux jambes, il était cloué sur une chaise.

UN GUITARISTE AUX DOIGTS D'OR

L'inventeur du jazz dit "manouche", célèbre dans le monde entier, n'avait pourtant guère de chance de parvenir à une telle notoriété : en 1928, gravement brûlé à la main gauche lors de l'incendie de sa caravane, le guitariste Django Reinhardt (1910-1953) perd totalement l'usage de deux doigts ! Il développera son style unique – et largement imité – avec les trois qui lui restent...

UN CHANTEUR ET PIANISTE ADULÉ

C'était sa plaisanterie favorite. A la question : *"Maître, cela vous a-t-il posé problème d'être aveugle"*, il répondait, ironique *"Heureusement que je ne suis pas noir..."*

Le pianiste et chanteur Ray Charles (1930-2004) a tout surmonté : le handicap, la ségrégation raciale de l'Amérique blanche, acquérant une notoriété internationale, consacrée en 2005, un an après sa mort, par un "biopic" (*Ray*, film de Taylor Hackford).

UN PREMIER MINISTRE TRÈS ÉLOQUENT

Evoquant la guerre et promettant *"Du sang, du labeur, des larmes et de la sueur"*, le 13 mai 1940 dans son premier discours devant la Chambre des Communes, il ne s'est pas dérobé. Et pourtant... Winston Churchill (1874-1965), premier ministre du Royaume-Uni et futur négociateur des accords de Yalta, souffrait d'un bégaiement sévère ; un terrible handicap d'autant plus prononcé lorsqu'il devait parler en public.

UN SCIENTIFIQUE LA TÊTE DANS LES ÉTOILES

La sclérose latérale amyotrophique (maladie de Charcot) provoque une paralysie progressive de l'ensemble des membres, du tronc et de la tête. Une maladie totalement invalidante qui n'a pas empêché Stephen William Hawking (né en 1942) d'être aujourd'hui l'un des plus grands physiciens théoriciens du monde, renommé en particulier pour ses travaux sur les trous noirs.

UN IMMENSE JAZZMAN

Il fut l'un des plus admirés des pianistes de jazz de la fin du XXe siècle, jouant aux côtés des plus grands. Michel Petrucciani (1962-1999), atteint à la naissance d'une forme sévère d'ostéogénèse imparfaite (la maladie des os de verre) mesurait un peu moins d'un mètre. Victime de fractures à répétition, y compris en concert, il ne cessa, jusqu'à sa mort, de jouer sur les plus grandes scènes du monde.

UN CONQUÉRANT DES SOMMETS

Il a déjà inscrit le Kilimandjaro, l'Elbrouz et l'Everest à son palmarès. Né en 1968, l'Américain Erik Weihenmayer est un grand alpiniste, très respecté par ses pairs. On allait presque l'oublier : il est aveugle !

UN PRIX D'INTERPRÉTATION À CANNES

Pour le *"Le Huitième jour"* (1996), de Jaco van Dormael, il a obtenu au Festival de Cannes le prix d'interprétation masculine ex-aequo avec Daniel Auteuil. Pascal Duquenne, comédien belge né en 1970 est... trisomique.